ERMELINDE ou **HERMELINDE** (sainte), née à Dunk, près de Louvain, en 550, morte à Meldaert, près de Hugard, vers 595. Elle appartenait à une riche famille du Brabant. Dès l'âge de douze ans, elle voua à Dieu sa virginité, contre le gré de ses parents, qui essayèrent en vain de la marier. Pour se soustraire à leurs obsessions, elle se retira dans une solitude qu'elle abandonna bientôt, y ayant été l'objet des outrages de deux jeunes seigneurs, et elle se retira dans un lieu plus écarté. Sainte Ermelinde est honorée par l'Eglise le 29 octobre.

ERMENALD ou **ERMOLDUS NIGELLUS**, poëte et historien qui vivait dans le IXe siècle. Il était abbé d'Aniane lorsqu'il fut accusé (vers 826) d'avoir trempé dans les complots ourdis contre Louis le Débonnaire et exilé à Strasbourg. Plus tard, il recouvra les bonnes grâces du monarque et fut même chargé par lui de diverses missions. Il a laissé un poëme ou plutôt une chronique en vers latins, qui a pour sujet principal les guerres et les événements mémorables du règne de Louis le Débonnaire. Le style en est barbare, mais on y trouve de curieuses particularités historiques. Muratori et dom Bouquet l'ont publié, le premier dans les *Script. rerum italicarum*, et le second dans la *Collection des historiens de France.*

ERMENGARDE, impératrice des Francs, morte à Angers en 818. Elle épousa, en 798, Louis le Débonnaire, qui devint empereur en 814. Pour assurer la couronne à ses enfants, Lothaire, Pépin et Louis, elle fit cloîtrer les fils naturels de Charlemagne, Dragon, Hugues et Thierry, obtint la condamnation à mort de Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur; et comme celui-ci avait ordonné que l'on se contentât d'arracher les yeux à la victime, Ermengarde eut soin que l'opération se fît avec une telle cruauté, que le malheureux Bernard succomba trois jours après. Ermengarde survécut peu de temps à sa victime.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, reine de Provence, née en 855, morte à Plaisance au commencement du siècle suivant. Elle était fille de l'empereur Louis II, et épousa, en 877, Boson, gouverneur de la Lombardie, qui avait préparé ce mariage en empoisonnant sa première femme, fille de Carloman, roi de Bavière. Ce dernier vint expulser de son gouvernement Boson, que Charles le Chauve nomma gouverneur de Provence. Guidé bientôt, par les conseils de sa femme, Boson prit le titre de roi d'Arles. Durant une guerre que son mari eut à soutenir contre l'empereur Charles le Gros et contre les rois Louis III et Carloman, Ermengarde s'enferma dans la ville de Vienne, en Dauphiné, s'y défendit bravement, tomba cependant au pouvoir de l'ennemi, et ne fut mise en liberté qu'à la mort de son époux. Elle prit alors la tutelle de son fils, le fit proclamer roi, lui attira avec une prodigieuse habileté de puissantes alliances, et alla mourir dans un couvent à Plaisance, lorsque son fils fut en âge de prendre les rênes du gouvernement.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, ou encore **IRMENGARDE**, marquise d'Ivrée, qui vivait au Xe siècle. Elle était fille d'Adalbert, duc de Toscane, surnommé le Riche, et de Berthe, arrière-petite-fille de Charlemagne, sœur de Hugues ou Hug, comte de Provence, et de Guy, marquis de Toscane. Epouse d'Adalbert, marquis d'Ivrée, elle devint célèbre par sa beauté, par son esprit, par son amour de l'intrigue, par son énergie, et surtout par la dissolution de ses mœurs. Elle réussit à faire détrôner Bérenger, roi d'Italie, et Rodolphe de Bourgogne, à qui elle substitua son propre frère, Hugues de Provence. Celui-ci, pour toute récompense, fit jeter sa sœur dans un cloître, où elle finit ses jours. On croit qu'Ermengarde eut de son mariage avec le marquis d'Ivrée une fille nommée Bertille, qui, en ce cas, serait la mère de l'Ermengarde dont il est parlé à l'article suivant.

ERMENGARDE ou **DA ERMENGARDA** (Mathilde), petite-fille de la précédente. Mathilde Ermengarde fut célèbre par sa beauté, sa haute intelligence, autant que par une érudition peu commune aux personnes de son sexe et de son rang; aucune branche des lettres et des sciences ne lui était étrangère; elle parlait le latin et était très-versée dans l'astrologie judiciaire, science fort répandue et fort à la mode en ce temps, surtout en Italie. Ermengarde fut mariée à Frederico Torello, fils de Ludolphe de Saxe, surnommé *il Toro*. De ce mariage naquit l'illustre guerrier Guido, surnommé *Saliens in guerra*, saillant en guerre.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, fille du duc de Bourgogne, Richard le Justicier, et d'Adélaïde, fille de Conrad II, descendante, par sa mère, de Charlemagne. Elle vivait au Xe siècle. Elle épousa Giselbert, comte de Dijon. Devenue veuve le 8 avril 986, Ermengarde mourut quelque temps après, laissant deux filles, dont l'aînée, Lendgarde, fut mariée à Othon II, fils de Hugues le Blanc ou l'Abbé; la seconde, Verra, épousa Robert, comte de Troyes.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert, marquis de Spolette, duc de Camerino, et petite-nièce de Hugues de Provence, roi d'Italie. Elle vivait au Xe siècle. Elle fut mariée à un grand seigneur issu des ducs de Ravenne, Gioanni, comte de Bologne, petit-fils de Pietro di Pietrone, duc de Romagne, et souche des Lambertini de Bologne. Ermengarde fut belle et spirituelle comme sa grand'mère; mais loin de lui ressembler par son amour de l'intrigue et ses mœurs dissolues, elle fut simple, bonne, pieuse, et surtout charitable. Sa vie fut une longue suite de bonnes actions, et sa fortune servit tout entière à bâtir des églises, à fonder des monastères, à secourir les pauvres et les souffrants. On ignore l'année précise de sa mort, qui dut advenir dans les dernières années du Xe siècle ou au commencement du XIe. Elle laissa un fils, qui, de son nom, s'appela Lamberto d'Ermengarde.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, vicomtesse de Narbonne, née au commencement du XIIe siècle, morte à Perpignan en 1197.

Fille d'Aimery II et d'Ermengarde, elle succéda, vers 1134, à son frère, dans la vicomté de Narbonne, et épousa, en 1142, un seigneur espagnol qui, trois années après, la laissa veuve. Déjà, à cette date, Ermengarde est connue : les rois comptent avec elle. C'est ainsi qu'en 1128, lors du siége de Tortose, on la vit conduire elle-même des troupes contre les Sarrasins, et les exciter par l'exemple. En 1155, le roi Louis le Jeune, passant en ses Etats, Ermengarde lui cède, comme une sorte de présent de bienvenue, tous les biens usurpés par les archevêques de Narbonne; mais en échange elle demande et obtient de lui l'autorisation de juger, chose interdite aux femmes par Constantin et Justinien, ainsi que par les lois romaines, strictement observées encore dans la province.

A propos de ce droit de siéger comme juge, reconnu expressément par Louis VII, voyez, dans Duchesne, tome IV, la réponse du roi. . . . « *Apud vos decidentur negotia legibus imperatorum; benigna longe est consuetudo regni nostri, ubi melior sexus defuerit, mulieribus succedere et hæreditatem administrare conceditur.* » Cette importance que prend tout à coup une femme a lieu d'étonner au premier abord, mais qu'on se rappelle que c'était au temps où Philippe Ier était gouverné par Bertrade, où Louis VII datait ses actes du couronnement de sa femme Adèle, où Alix de Montmorency conduisait une armée à Simon de Montfort; à la veille du jour où Jeanne de Flandre, ne se contentant pas du pouvoir, en voudra les insignes et réclamera le droit du comte de Flandre : celui de porter l'épée nue.

En 1162, Ermengarde reçut à sa cour le pape Alexandre III; elle alla même au-devant de son hôte jusqu'à Montpellier, et l'accueillit comme elle avait accueilli Louis le Jeune, c'est-à-dire presque d'égal à égal. En 1167, elle conclut un traité de commerce avec les Génois. A peu près vers la même époque, son neveu Aimery de Lara, qu'elle avait appelé à sa cour et adopté, étant mort sans postérité, le comte Raymond de Toulouse voulut, en sa qualité de suzerain, s'assurer de Narbonne, et empêcher, de la part d'Ermengarde, une autre adoption. C'est alors qu'on put apprécier les hautes qualités politiques de la vicomtesse de Narbonne. A peine eut-elle appris les prétentions de Raymond qu'elle forma une ligue dans laquelle elle eut l'habileté de faire entrer le seigneur de Montpellier, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne, et le roi d'Aragon. Le comte de Toulouse fut obligé de renoncer à ses desseins et de se déclarer battu avant d'avoir essayé de combattre.

Telle était la souveraine chez Ermengarde : intelligente, habile, ferme, digne des femmes extraordinaires dont tout à l'heure nous citions les noms, et qui, au XIIe siècle, essayent de s'affranchir de l'esclavage, ou tout au moins de la tutelle des hommes, énoncent hautement leurs droits et les font prévaloir. Comme femme, Ermengarde n'est pas moins intéressante. Nous la voyons en son palais, où la vie était fastueuse, entourée de damoiseaux et de damoiselles, d'amoureux et de troubadours.

Plus d'un la chanta, entre autres Pierre Rogiers, qui, n'osant se trahir, l'appelle *Tort n'avez;* plus d'un soupira pour elle, et, parmi ces soupirants, l'un d'eux, dit-on, devint son époux.

Après avoir abdiqué, en 1192, en faveur de Pierre de Lara, fils de sa sœur Ermeninde et frère d'Aimery de Lara, Ermengarde de Narbonne se retira à Perpignan, où elle mourut.

ERMENGAUD ou **ARMEGANDUS** (Blasius), médecin français, né à Montpellier dans la seconde moitié du XIIIe siècle, mort dans la première moitié du XIVe siècle. Il fut attaché comme médecin à Philippe le Bel, qui mourut en 1314. Il acquit la réputation de deviner les maladies à l'inspection seule des traits du malade. Ermengaud était d'ailleurs très-érudit, connaissait le grec, l'arabe et l'hébreu. Il a laissé une traduction des *Cantiques* d'Avicenne, du *Traité sur la thériaque* d'Averroès, du *Gouvernement de la santé* de Moïse Maimonides, du *Traitement de l'asthme* de R. Moyse.

ERMENONVILLE, village et commune de France (Oise), cant. de Nanteuil, arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Senlis, à 50 kilom. N.-E. de Paris, sur la Nonette; 410 hab. Ermenonville doit sa célébrité au séjour et à la mort de J.-J. Rousseau, et aux beautés pittoresques du domaine où ce philosophe trouva son dernier asile. Cette vaste propriété, sauf quelques parties voisines du château, qui fut construit sous le règne de Louis XIII, n'était guère qu'une sorte de marais, que le propriétaire, René de Girardin, transforma, en 1763, en un immense parc ou jardin anglais divisé en trois parties : le grand Parc, le Désert et le petit Parc. « Par une circonstance heureuse et rare, dit M. A. de Laborde, le parc d'Ermenonville renferme les sites les plus opposés, les situations les plus variées : là, une prairie arrosée par une rivière charmante, ornée de bosquets plantés avec goût; ici, une forêt épaisse, un lac solitaire; plus loin, de vastes bruyères, des sables arides, des montagnes boisées et entrecoupées de gorges profondes. Cet ensemble agréable et sauvage à la fois se trouve partagé par un château placé au centre à peu près du parc, et dans l'espace le plus étroit de la vallée. Les eaux qui sortent toutes du côté du midi, après avoir coulé dans le vallon et formé un très-grand lac, viennent tomber devant les fenêtres du château par une chute très-haute; de là, se répandant dans les fossés et tournant autour du bâtiment, elles commencent la rivière qui orne le côté opposé. » A cette esquisse d'ensemble ajoutons quelques détails. Dans le grand Parc, on remarque : le banc de Marie-Antoinette, ainsi nommé parce que Marie-Antoinette s'y reposa; une grotte, une cascade; l'île des Peupliers, renfermant le tombeau de J.-J. Rousseau dans le style antique, sculpté par Lesueur; le temple de la philosophie, édifice circulaire soutenu par six colonnes d'ordre toscan et dédié à Montaigne, etc. Le Désert, qui doit son nom à son aspect sauvage et pittoresque, renferme la cabane de J.-J. Rousseau, où l'auteur du *Contrat social* venait travailler et avait gravé cette inscription : *Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens;* sur le bord d'un lac, un beau groupe de rochers, appelé le *Monument des anciennes amours.* Dans le petit Parc, nous signalerons surtout la tour de la belle Gabrielle, qui s'élève au milieu d'une petite île. Telles sont les curiosités les plus importantes de la propriété d'Ermenonville.

La terre d'Ermenonville, qui, vers la fin du Xe siècle, appartenait au seigneur de Chantilly, fut habitée pendant quelque temps par Gabrielle d'Estrées et visitée souvent par Henri IV, qui l'érigea en baronnie en faveur de Dominique de Vic. Devenu propriétaire d'Ermenonville en 1763, le marquis de Girardin y créa un parc délicieux et eut l'honneur d'y recevoir J.-J. Rousseau, qui habita un pavillon du château pendant six semaines, jusqu'à sa mort. Une lettre du marquis de Girardin contient les détails suivants sur l'arrivée du grand philosophe à Ermenonville : « Lorsque J.-J. Rousseau se vit dans la forêt qui descend jusqu'au pied de la maison, sa joie fut si grande qu'il ne fut pas possible de le retenir dans sa voiture. « Non, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai » pu voir un arbre qui ne fût couvert de poussière! ceux-ci sont frais! » Sitôt que je le vis arriver, je courus à lui : « Ah! monsieur, » s'écria-t-il en se jetant à mon cou, il y a » longtemps que mon cœur me faisait désirer » de venir ici, et mes yeux me font désirer » actuellement d'y rester toujours. » Pour témoigner sa reconnaissance au marquis de Girardin, Rousseau donnait des leçons de chant et de musique à ses enfants. Il mourut le 3 juillet 1778; son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut enterré le soir dans l'île des Peupliers, devenue un lieu de pèlerinage. En 1794, les restes de l'auteur d'*Emile* furent transférés au Panthéon. Ermenonville a reçu la visite d'un grand nombre d'illustres personnages, entre autres celle de Napoléon, premier consul. On raconte que Napoléon s'étant arrêté devant le tombeau de J. J. Rousseau s'écria : « Il aurait mieux valu pour le repos de la France que cet homme n'eût pas existé. — Et pourquoi, citoyen consul? dit Girardin. — C'est qu'il a préparé la Révolution française. — Il me semble, citoyen consul, que ce n'est pas à vous à vous plaindre de la Révolution. — Eh bien! répliqua Bonaparte, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu pour le repos de la terre que ni Rousseau ni moi n'eussions jamais existé. »

— Bibliogr. On peut consulter sur cette localité les ouvrages suivants : *Ermenonville*, lettre écrite par une jeune dame de Paris (Amsterdam, 1780, br. in-8o); *Promenade* ou *Itinéraire des jardins d'Ermenonville, auquel on a joint vingt-cinq de leurs principales vues*, dessinées et gravées par Mérigot fils [par le comte C. St. X. de Girardin] (Paris, 1788, 1791, 1811, in-8o); *Voyage à Ermenonville*, par Letourneur, en tête du premier volume de l'édition de Poinçot des *Œuvres* de J.-J. Rousseau (Paris, 1788, in-8o); *Voyage à Ermenonville* ou *Lettres sur la translation des restes de J.-J. Rousseau au Panthéon* (s. d., in-8o); *Voyage à l'île des Peupliers*, par Arsenne Thiébaut (Paris, an VII [1799], in-12, fig.); le *Voyage de Chantilly et d'Ermenonville*, dans le *Voyageur curieux et sentimental*, par Damin (Toulouse, an VIII [1800], in-8o); *Jardins de la France et anciens châteaux. Ermenonville*, par Alexandre de Laborde (Paris, 1808, in-fol., fig.); *Description d'Ermenonville*, par Fayolle, dans le *Magasin encyclopédique* (mars, 1810, p. 280); *Recollection of a voyage to Ermenonville, Morfontaine, etc., in the autumn of* 1809, by Warden (New-York, 1811, in-18); *Voyage à Ermenonville, dédié à ma femme*, suivi de *Poésies diverses*, par F.-L. J. [Jourdan] (Paris, 1813, in-18); *Lettres à Jennie sur Montmorency... Ermenonville et les environs*, par M. F. L*** [Lenormand] (Paris, 1818, in-12); *Voyage à Ermenonville*, par la comtesse de Genlis (Paris, 1818, in-12); *Voyage à Ermenonville, contenant des anecdotes inédites sur J.-J. Rousseau, le plan des jardins et la flore d'Ermenonville, publiée pour la première fois*, par Arsène Thiébaut de Berneaud (Paris, 1819, in-12; 3e édit., 1826, in-12); *Trois jours en voyage* ou *Guide du promeneur à Chantilly, à Mortefontaine et à Ermenonville* (Paris, 1828, in-12, avec 3 plans).

ERMENS (Joseph), bibliographe belge, né à Bruxelles en 1736, mort dans la même ville en 1805. Il était imprimeur-libraire dans sa ville natale. Bibliographe distingué, il a laissé un grand nombre de catalogues, parmi lesquels il convient de citer celui des livres des couvents supprimés dans les Pays-Bas. Il a aussi, comme éditeur, publié des ouvrages importants et a écrit lui-même : *Bibliographie des livres anonymes concernant l'histoire des Pays-Bas* (in-fol.); *Bibliographie des pièces authentiques concernant l'histoire des troubles des Pays-Bas* (2 vol. in-fol.), etc.

ERMERIC, HERMENRIC ou **HERMENERIC**, roi des Suèves, mort en 440. Il s'établit en Galice vers 411, fut vaincu par Gondéric, roi des Vandales, en 419, puis par Genséric, autre roi des Vandales, en 427, et régna ensuite paisiblement. Il étendit même sa puissance et laissa sa couronne à Rechila.

ERMERIC, roi des Goths. V. HERMANRIC.

ERMIN s. m. (èr-main). Comm. Droit de douane qui se perçoit dans les Echelles du Levant, à l'entrée et à la sortie.

ERMINÉE s. f. (èr-mi-né). Entom. Syn. d'ÆDIE, genre d'insectes lépidoptères.

ERMINETTE s. f. (èr-mi-nè-te — Bochart dérivait ce mot de l'arabe *alermin*, qui se trouve dans la nomenclature coptique pour désigner un instrument de menuisier; mais il est plus probable que le nom de cet instrument se rapporte à celui de l'*hermine*, autrefois *ermine;* il serait ainsi désigné parce qu'on a comparé la partie recourbée de l'*erminette* au museau de l'*hermine*). Hache courbée vers le manche, dont on se sert pour doler et planer : ERMINETTE *de tonnelier, de charpentier.* ‖ On écrit aussi HERMINETTE.

ERMINSUL, dieu de la mythologie saxonne. V. IRMINSUL.

ERMITAGE ou **HERMITAGE** s. m. (èr-mi-ta-je — rad. *ermite*). Habitation d'un ermite : *Hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre* ERMITAGE. (Le Sage.) ‖ Couvent de religieux ermites : *Il y avait autrefois un* ERMITAGE *au mont Valérien.* (Acad.)

— Par ext. Lieu solitaire et écarté : *J'aime la campagne, mais la campagne habitée; je déteste les* ERMITAGES. ‖ Petite maison des champs qu'il était d'usage de se bâtir autrefois pour s'y divertir avec des amis : *Dès que les arbres auront repris leur livrée verte, nous allons à cet* ERMITAGE *de délices qui mérite bien ce nom.* (Volt.)

— Comm. *Vin de l'Ermitage* ou simplement *Ermitage*, Vin récolté sur le coteau de l'Ermitage, dans la vallée du Rhône.

Qui nous rendra l'antique usage
De ces soupers délicieux,
Où la franchise et l'*ermitage*
Réunissaient nos bons aïeux?

DÉSAUGIERS.

ERMITAGE (L'), coteau vignoble de France (Drôme), sur la rive gauche du Rhône, dominant la petite ville de Tain, à 18 kilom. N. de Valence, renommé pour ses vins rouges et blancs.

Ce coteau célèbre doit son nom à un ermitage fondé, en 1225, par Gaspard de Sterimberg, chevalier de la cour de France, qui obtint de se faire concéder en ce lieu un terrain dépendant de la chapelle Saint-Christophe pour y vivre en cénobite. Il est probable que ceux qui lui succédèrent plantèrent en ce lieu quelques pieds de vigne; on en trouve la preuve dans le passage suivant d'un acte en date du 10 janvier 1529 : *Venerabilis vir dominus Claudius Chiffetti... rector capellæ Sancti-Christophori, tradit et remittit venerabili viro Claudio Bolliati presbytero Tineti... videlicet dictam capellam Sancti-Christophori nuncupatam* Hermitage *cum domibus ejusdem ac duabus vineis, et hoc per tres annos, hoc mediante, quod idem dominus Bolliati tenebitur et debebit bene et decenter colere, facere vineas, etc.*

A l'époque de la Révolution, la réputation de ce vignoble était déjà universelle, bien que la crête du coteau, appelée aujourd'hui *mas de Bessar*, n'eût pas encore été défrichée. Voici les classifications des quartiers de vignobles, appelés *mas :* 1o mas de Greffieux, 2o de Méal, 3o de Bessar, 4o de Beaumes, 5o de Cocoules, 6o de Murets, 7o de Dionnières, 8o de l'Ermite, 9o de Péléat, 10o de la Pierrelle, 11o du Colombier, 12o de Varognes.

Le mas de Greffieux, placé au bas du coteau, est argileux et peu étendu; il donne le meilleur vin; le Méal placé au-dessous de lui l'égale presque, ainsi que le Bessar. Les autres mas décroissent en qualité, tout en conservant une grande valeur.

Le véritable ermitage se compose des produits combinés des trois premiers mas, et pour être classé en premier cru, il faut être propriétaire de vignes dans chacun d'eux.

Le vin rouge de l'Ermitage est l'un de nos plus riches en couleur; il se distingue par un bouquet spécial que nul autre vin du Rhône ne peut lui disputer; il est généreux, délicat, moelleux, parfait enfin. S'il n'est pas prisé à sa juste valeur, il faut s'en prendre à la contrefaçon. En outre, les propriétaires des vignobles autres que ceux des trois premiers mas n'en baptisent pas moins leurs vins du nom d'*ermitage*, bien qu'ils soient inférieurs. C'est ainsi que l'on appelle cognac toutes les eaux-de-vie fabriquées dans les Charentes, et que l'on déprécie les vrais cognacs en lançant dans le commerce des liqueurs d'une qualité secondaire.

Le vin blanc de l'Ermitage est prisé ce qu'il vaut, puisqu'on le considère comme le meilleur de France; il est corsé, spiritueux, fin, agréable et parfumé; lorsqu'il est vieux, il se rapproche des vins vieux d'Espagne.

On cultive à l'Ermitage quatre cépages principaux : la grosse et la petite chiraz pour le vin rouge, la roussanne et la marsanne pour le blanc.

La vigne reçoit dans sa jeunesse cinq façons; toutes les cultures se donnent avec la pioche. Lorsque les vignes ont atteint quatre ans, on les taille, on établit des échalas, on déterre en mars, on ébourgeonne, on bine en juin; on déterre le raisin en août; on épampre. Les plantations ne sont en plein rapport que la sixième année. On vendange lorsque les raisins sont très-mûrs; l'opération s'exécute rapidement et dure à peine cinq ou six jours; le rendement moyen est de vingt-quatre hectolitres par hectare. On évalue les frais de culture et de vendange à 900 fr. environ par hectare. L'hectare vaut de 35,000 fr. à 60,000 fr., selon les crus.

Examinons en particulier chacun des cépages. La roussanne se distingue par une souche vigoureuse, un sarment lisse, cassant et à grappillons; des bourgeons gros et pointus; des feuilles épaisses, bien développées, lobées, dentées, vertes, duveteuses en dessous; des grappes allongées; des grains ronds, petits, inégaux, lâches, très-dorés. La marsanne a un sarment plus gros, plus fortement strié; des feuilles grandes, très-épaisses, très-tourmentées, lobées, fortement dentées, vert foncé en dessus, cotonneuses en dessous; la grappe est moins allongée, les grains sont ronds, pressés, inégaux, moins dorés. La roussanne débourre et fleurit la première. La petite chiraz se distingue par un sarment foncé, des bourgeons gros et ronds, des feuilles grandes et fines, à cinq lobes, quelquefois laciniées, dentées inégalement, vertes, duveteuses en dessous; des grappes allongées, des grains ovalaires, très-pressés, inégaux, d'un noir violet.

Quant à la grande chiraz, nous ne nous en occuperons pas, parce que la culture en est abandonnée presque complétement aujourd'hui. Ce cépage avait l'avantage de produire en grande quantité; mais le vin était d'une qualité inférieure. Les propriétaires, poussés par le sentiment bien entendu de leurs intérêts, préfèrent produire moins et remplacer la quantité par la qualité. Cette manière de procéder mérite d'autant plus d'être citée qu'elle devient de plus en plus rare aujourd'hui.

— *Fabrication.* On égrappe le raisin, on le trie, on le met dans une cuve, on le foule deux fois par jour pendant huit jours et une seule fois après ce laps de temps. Au bout de vingt ou trente jours, la fermentation cesse, le vin refroidit et s'éclaircit; on le tire; on le met dans des futailles de 210 litres, en chêne et neuves. On bouche légèrement ces futailles pendant un mois environ et l'on ouille tous les jours; puis on bouche hermétiquement; on tourne le tonneau sur la bonde; on le laisse reposer quatre ans en le soutirant tous les ans, et on le met enfin en bouteilles.

Pour le vin blanc, les procédés de fabrication sont les mêmes, seulement on presse immédiatement la vendange et l'on soutire deux fois par an, au printemps et à l'automne. On ne le met en bouteilles qu'à cinq ans, et on ne le boit qu'après une année de bouteille. Il se conserve indéfiniment.

Le vin de paille, fabriqué avec les mêmes cépages que le blanc, subit une préparation spéciale. On fait sécher le raisin cinq ou six semaines sur la paille; on presse au pressoir; le sirop qui résulte de cette opération s'éclaircit, après avoir fermenté. On met le vin en bouteille à l'âge de sept ans. Sa conservation est illimitée.

— *Commerce.* Le vin rouge se vend ordinairement 200 fr. les 100 litres; le blanc vaut un peu moins cher; quant au vin de paille, il ne se vend qu'en bouteilles de 7 ou 8 fr., prises chez le propriétaire, et même quelquefois davantage. Le vin rouge se mêle au bordelais, avec lequel il s'assimile parfaitement en lui donnant plus de vivacité et de couleur.

ERMITAGE (L'), sorte de petit chalet de la vallée de Montmorency, situé au fond du parc du château de Mme d'Épinay, où J.-J. Rousseau passa environ six années, l'époque la plus douce de sa vie. C'est là qu'il connut Mme d'Houdetot et qu'il composa sa *Nouvelle Héloïse*, le *Discours sur l'inégalité des conditions* et, en partie, son *Dictionnaire de musique.*

Ermitage (palais et musée de L') à Saint-Pétersbourg. L'Ermitage, construit par ordre de Catherine II, qui en avait fait sa *petite maison*, eut pour architectes Lamotte, Velten et Guarenghi. Une rue étroite le sépare du palais d'hiver des czars, auquel le relient trois galeries ou passages couverts jetés de l'un à l'autre édifice, au premier étage. Comme monument, il offre peu d'intérêt, mais la collection de tableaux qu'il renferme est la plus considérable qu'il y ait en Russie et une des plus riches qu'il y ait au monde; elle est digne d'être citée à côté de notre Louvre, à côté des Offices de Florence, du Belvédère de Vienne, des Studj de Naples, de la pinacothèque de Munich, de la National Gallery de Londres, du musée royal de Madrid et de la galerie de Dresde. On y compte environ 2,000 tableaux, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre de premier ordre. Ce splendide musée est la propriété particulière des czars. Composé à l'origine des tableaux que Catherine II avait réunis pour la décoration de sa demeure particulière, il n'a pas cessé de s'accroître d'année en année, sous les successeurs de cette princesse.

Chose incroyable! l'école française est représentée à l'Ermitage d'une façon sinon plus brillante, du moins plus complète qu'au Louvre même. On y rencontre des œuvres d'une foule d'artistes de second ordre, surtout de ceux du XVIIIe siècle, de l'époque où la grande Catherine, la correspondante de Voltaire, s'efforçait de faire pénétrer dans son empire les modes, les goûts et l'esprit de la France. Les vieux maîtres de notre école y comptent plusieurs œuvres capitales. Parmi les vingt-trois tableaux attribués à Poussin, on distingue : *Esther devant Assuérus*, scène très-pathétique et admirablement composée; une *Visitation*, grande toile un peu assombrie, mais d'une rare noblesse de style; deux *Sainte Famille;* une *Nymphe lutinée par un satyre;* une *Descente de croix;* le *Frappement du rocher;* les *Amours jouant.* Claude Lorrain a une douzaine de tableaux : *Jacob et Rachel;* le *Repos de la sainte Famille; Tobie et l'Ange;* la *Lutte de Jacob avec l'Ange;* le *Supplice de Marsyas;* deux *Ports de mer;* les *Disciples d'Emmaüs; Apollon et la sibylle de Cumes*, etc. Ces tableaux, les quatre premiers surtout, où Claude a voulu marquer par la variété de l'effet lumineux les quatre heures principales du jour, sont des morceaux de premier choix. Du Guaspre, il y a aussi d'excellents paysages : le *Chasseur*, le *Pêcheur*, la *Cascade;* de Valentin : un *Corps de garde*, où des soldats jouent aux dés et où l'on voit saint Pierre reniant le Christ; de Sébastien Bourdon : *Persée et Andromède, Jacob et Laban;* de Jacques Stella : une *Sainte Famille, Moïse sauvé des eaux;* de Pierre Mignard : *Jephté, Cléopâtre* et une très-importante composition, la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre;* d'Eustache Lesueur : le *Martyre de saint Etienne*, vaste toile d'une authenticité douteuse; *Moïse exposé sur le Nil*, œuvre de noble ordonnance et de forte exécution; une *Sainte Famille;* de Charles Le Brun : une belle copie de l'*Ecole d'Athènes*, un *Crucifiement, Dédale et Icare;* du Bourguignon : de vigoureuses batailles dans la manière de Salvator; de Rigaud : le *Portrait de Fontenelle;* de Carle Vanloo : *Junon et l'Amour, Vénus Uranie;* de Watteau : une *Marche* et une *Halte de troupes*, une *Danse* et un *Dîner* champêtres, morceaux touchés avec esprit, grâce, finesse, et une *Sainte Famille*, sujet rarement traité par le peintre des fêtes galantes; de François Boucher : une *Fuite en Egypte;* de Joseph Vernet, dix-sept tableaux, dont quelques-uns sont fort beaux : la *Vue de Palerme*, la *Vue de Reggio*, une *Marine* au soleil levant, un *Clair de lune*, un *Naufrage;* de Greuze : un chef-d'œuvre célèbre, le *Paralytique servi par ses enfants.*

L'école flamande et l'école hollandaise se présentent à l'Ermitage avec plus d'importance encore et plus d'éclat que l'école française. Parmi les œuvres des maîtres primitifs, on remarque deux intéressants panneaux, le *Jugement dernier* et le *Crucifiement*, attribués par le savant Waagen à Pierre Cristus ou Christophsen, contemporain de Van Eyck; la *Guérison de l'aveugle*, riche composition, peinte d'un ton chaud par Lucas de Leyde; une *Vierge avec l'Enfant Jésus*, entourée des sibylles, des prophètes, des patriarches, œuvre importante de Quentin Matsys; une *Annonciation* de Michel Coxcie; un *Calvaire*, triptyque, par Heemskerk; les *Trois âges* de la vie de l'homme, allégorie, par Frans Floris; une *Madone*, de Mabuse, etc. Rubens et Van Dyck comptent à l'Ermitage un grand nombre de chefs-d'œuvre. Du premier, il nous suffira de citer : l'*Expulsion d'Agar*, prodige de clair-obscur, à la fois plein de profondeur et d'éclat; une *Descente de croix;* le *Souper chez le Pharisien*, vaste composition comprenant quatorze figures de grandeur naturelle; *Silène ivre*, peinture un peu crue, retraçant avec une surprenante énergie le délire bachique; la *Délivrance d'Andromède;* le *Départ d'Adonis;* un admirable portrait d'Hélène Fourment, femme de l'artiste; des paysages superbes, dont deux surtout, l'*Arc-en-ciel* et un *Site montagneux* éclairé par le crépuscule, étonnent par la vérité de l'effet et l'ampleur de l'exécution; une *Lionne jouant avec ses petits*, peinture des plus spirituelles et des plus énergiques. Quarante toiles environ sont attribuées à Van Dyck; les plus remarquables sont : une *Sainte Famille*, dans un paysage, peinture du coloris le plus brillant; un *Saint Sébastien* secouru par les anges; la *Mort d'Adonis;* toute une série de portraits magnifiques, entre autres celui de l'artiste lui-même à l'âge de seize ans, ceux de Charles Ier, roi d'Angleterre et de sa femme, celui du peintre Snyders, celui du financier belge Van der Wouver.

De Snyders, l'Emitage possède plusieurs natures-mortes d'une exécution magistrale, des *Chasses*, un tableau représentant des *Loups* qui dévorent un cheval; de Gérard Honthorst, un *Christ devant Pilate*, une *Fileuse à son rouet;* de Jordaens, *Argus endormi*, le *Satyre et le paysan, Saint Paul à Lystres*, les portraits de Rubens et de ses enfants; de Th. Rombouts, une *Cuisinière courtisée par un soldat:* de Breughel de Velours, une dizaine de fins et charmants paysages animés par des scènes mythologiques ou religieuses; de Cornelis Poelenbing, des paysages historiques; de Craesbeke, un *Intérieur flamand*, éclairé par un vif rayon de soleil; de David Téniers le jeune, une *Fête des archers et des arbalétriers d'Anvers*, l'une des toiles les plus grandes et les plus belles du maître, un *Corps de garde*, deux *Kermesses*, un *Port de mer* et un *Paysage* avec des pêcheurs, d'un ton argentin des plus séduisants, etc.

Rembrandt n'apparaît nulle part avec plus de force, avec plus de puissance, avec plus d'éclat qu'à l'Ermitage. Ses tableaux, au nombre de quarante-trois, représentent les sujets les plus divers. Les meilleurs sont : une *Descente de croix*, remarquable par le caractère dramatique de la composition, la profondeur et la chaleur des reflets dorés du clair-obscur; une *Sainte Famille*, d'un sentiment qui n'a rien de mystique, mais d'une habileté d'exécution tout à fait prodigieuse et dont l'effet lumineux est véritablement magique; la *Parabole des ouvriers de la vigne*, composition pleine d'animation; le *Sacrifice d'Abraham;* le *Retour de l'Enfant prodigue;* l'*Education de la Vierge;* le *Reniement de saint Pierre;* une *Danaé*, peu décente, mais d'une couleur superbe; plusieurs portraits, entre autres celui du calligraphe hollandais Copenol; une *Marine*, d'un coloris chaud et transparent.

Les élèves de Rembrandt sont peu nombreux à l'Ermitage. De Ferdinand Bol, on voit une très-belle allégorie de la *Charité* et plusieurs portraits excellents, entre autres celui d'un homme inconnu, coiffé d'un chapeau; de G. Flinck, le portrait du poëte hollandais Cats; de Gérard Dov, une quinzaine de tableaux, la plupart de première qualité : la *Marchande de harengs*, qui rappelle la chaleur et la transparence du clair-obscur de Rembrandt; la *Liseuse* (vieille femme en lunettes), popularisée par la gravure; l'*Empirique* ou le *Médecin des urines*, précurseur du docteur Goupy, qui, depuis, a fondé l'*Uroscope;* un *Baigneur* et deux *Baigneuses*, qui sont peut-être les seules figures nues qu'ait peintes l'auteur; le *Philosophe;* le portrait d'un gentilhomme tenant des gants à la main, et le portrait de G. Dov lui-même.

Il y a peu de musées qui possèdent des Terburg, des Berghem, des Van der Neer, des Paul Potter, des Van der Heyden, des Wouwerman aussi beaux que ceux de l'Ermitage. De Terburg, nous citerons : une *Jeune fille lisant une lettre*, et une *Jeune femme à laquelle un gentilhomme offre de l'argent;* de Berghem, qui ne compte pas moins de dix-huit toiles : une *Halte de chasseurs*, un paysage avec un pont de pierre vu au soleil couchant, un autre avec un troupeau de moutons et un berger qui joue de la flûte; de Van der Neer : un *Moulin à vent*, derrière lequel se lève la lune; de Paul Potter : une *Cour de ferme*, un paysage avec des pêcheurs, et le *Procès du chasseur jugé par les animaux*, composition des plus curieuses, qui comprend dix épisodes; de Van der Heyden : différentes vues de villes hollandaises, avec des figures de Van de Velde; de Wouwerman : une *Chasse au cerf*, divers *Combats de cavalerie*, le *Départ pour la chasse à l'oiseau*, le *Repos des voyageurs*, les *Voituriers*, les *Relais flamands*, un *Manége*, un *Carrousel*, etc.

Jean Steen a trois toiles capitales : une *Esther devant Assuérus*, la *Mariée malgré elle* et une *Conversation;* Adrien van Ostade : une *Réunion de paysans devant une ferme;* Isaac van Ostade : l'*Eté* et l'*Hiver;* Brauwer : un *Troupeau de porcs* et des scènes de tabagie; Ruysdael : une *Cascade*, une *Solitude*, œuvres du sentiment le plus poétique et de l'exécution la plus magistrale; Metsu : un *Repas de famille*, une *Consultation médicale*, l'*Enfant prodigue attablé avec des courtisanes;* G. Netscher : un *Intérieur hollandais* et plusieurs portraits élégants; Frans Mieris : son propre portrait, la *Visite*, une *Dame faisant danser un épagneul;* Guill. Mieris : *Un médecin tâtant le pouls à une jeune femme*, la *Chasteté de Joseph*, l'*Expulsion d'Agar;* Albert Cuyp : divers paysages avec des animaux; Karel du Jardin : le *Gué*, des *Animaux au pâturage;* P. de Hoogh : le *Retour du marché;* Van der Werff : une *Sainte Famille*, une *Assomption*, la *Mise au tombeau*, et son propre portrait, etc. Citons enfin des paysages de Wynants, Moucheron, Van Goyen, Paul Brill, Pynacker, Jean Both, Jean Hackaert, Guill. de Heusch, Jean-Baptiste Weenix, Adr. van de Velde, Salomon Ruysdael; des *Chasses* d'Abraham Hondius; des *Animaux* d'Hondekoeter; des *Fleurs* de Van Huysum, etc.

Bien que les tableaux italiens forment au moins le quart du nombre total de ceux de la galerie, il semble, dit M. Viardot, que, toutes proportions gardées, l'école italienne est plus faible à l'Ermitage que les autres écoles. Parmi les divers ouvrages attribués à Léonard de Vinci, il n'y a guère qu'une *Sainte Catherine* qui paraisse bien authentique. Michel-Ange, dont les tableaux mobiles sont si rares, est donné comme étant l'auteur d'un *Enlèvement de Ganymède;* mais il n'en a sans doute fourni que le dessin. Il y a quatre *Sainte Famille* attribuées à Andrea del Sarto; une *Bethsabée*, du Bronzino, qui est d'un très-grand style; les figures en pied de *Saint Jean* et de *Saint André*, et une *Madone* de Fra Bartolommeo; la *Sainte Famille*, dite la *Vierge d'Albe*, deux autres *Sainte Famille*, une *Judith*, et quelques autres toiles moins importantes attribuées à Raphaël; une *Bataille*, la *Création d'Eve* et deux *Sainte Famille*, de Jules Romain; une charmante *Madone*, de Perino del Vaga; seize tableaux attribués au Titien et dont les plus remarquables sont : une *Danaé*, une *Toilette de Vénus*, le portrait de Lama Dianti...; de beaux portraits du Tintoret, de Paris Bordone, de Sébastien del Piombo; une *Sainte Famille*, une *Descente de croix*, le *Repos en Egypte*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, de Paul Véronese; une *Mise au tombeau*, un *Portement de croix*, une *Sainte Famille*, de Louis Carrache; douze ouvrages d'Annibal Carrache; une quinzaine du Guide, entre autres : la *Dispute sur l'Immaculée Conception*, l'*Enlèvement d'Europe, Saint François adorant l'Enfant Jésus;* le *Triomphe de Vénus*, l'*Annonciation*, de l'Albane; *Sainte Hélène*, l'*Amour*, du Dominiquin; *Saint Jérôme dans le désert*, l'*Assomption* et deux *Sainte Famille*, du Guerchin; diverses toiles du Baroche, de Salvator Rosa, du Cortone, de Carle Maratte, de Francia, de Giorgione, de Bellini, de Carlo Dolci, de Cigoli, de Palma le vieux, du Bassan, de Canaletto, d'Augustin Carrache, de Luca Giordano, etc.

L'école espagnole, qui n'a guère plus de trente tableaux au Louvre, en compte plus de cent au musée de l'Ermitage. De Murillo, ce musée possède une *Nativité*, une *Conception*, le *Martyre de saint Pierre le Dominicain*, composition des plus importantes; une *Adoration des bergers*, un *Jeune garçon*, une *Jeune fille*, une *Fuite en Egypte;* de Velasquez : les portraits d'Innocent X, d'Olivarès, une tête de *Jeune paysan* riant aux éclats, une *Vue de Saragosse*, une *Vue de la Caraca;* de Zurbaran : une *Madone*, d'Alonzo Cano : une *Madone* et un *Enfant Jésus;* de Ribera : deux *Philosophes*, une charmante *Sainte Lucie*, un *Saint François de Paule*, un *Saint Jérôme au désert*, un *Saint Sébastien;* de Juan de Juanès, un *Saint Dominique* et une *Sainte Anne;* du Greco : le portrait du poëte don Alonzo de Ercilla y Zuñiga; de Moralès : une *Mater Dolorosa* très-expressive; de Ribalta : une *Mise en croix*, une *Madeleine au tombeau* et une *Sainte Catherine;* de Navarrete : un *Saint Jean en prison*, belle figure, dans le style du Titien; de Cl. Coello : son propre portrait et une *Madeleine;* de Luis Tristan : un portrait de Lope de Vega; divers ouvrages de Mateo Cerezo, de Juan Carreño de Miranda, de Vicente Carducho, de Juan de las Roelas, de Pablo de Cespedès, de J.-B. Mayno, de Blas de Prado, etc.

De l'école allemande, il n'y a guère à citer qu'un tryptique attribué à Albert Dürer; quelques portraits par Holbein et Lucas Cranach, d'assez bonnes compositions de Rottenhamer et de Lietrich; une très-étonnante figure de *Philosophe* ou de *Solitaire*, par Denner; le *Jugement de Pâris*, un *Saint Jean-Baptiste, Persée délivrant Andromède*, de Raphael Mengs; quelques épisodes du *Voyage sentimental* de Sterne, par Angelica Kauffmann.

L'école russe n'est guère mieux représentée à l'Ermitage que l'école allemande; elle ne compte guère qu'une trentaine de tableaux, parmi lesquels : un épisode du *Siége de Kiev*, par André Ivanoff; un *Noli me tangere*, d'Alexandre Ivanoff; une *Bacchante*, de Feodor Bruni : un *Jardinier*, par Oreste Kiprainski; une *Vue du Colysée*, par Sylvestre Schedrine; les *Cascatelles de Tivoli*, par F. Matveieff; diverses *Vues de Judée*, par Maxime Vorobieff; une *Grange à battre le blé*, par Alexis Venetzianoff, etc.

Ermitage (THÉÂTRE DE L'), faisant partie du magnifique palais de ce nom, à Saint-Pétersbourg (v. l'article précédent). Le palais impérial de l'Ermitage est la résidence d'été de la cour moscovite et possède, par conséquent, plus d'un point de ressemblance avec Versailles, Potsdam et Windsor; on y rencontre tout ce qui peut contribuer aux plaisirs des yeux et de l'intelligence, et l'Ermitage est renommé, non-seulement par ses vastes appartements, ses magnifiques jardins, mais encore par ses riches collections, ses musées de peinture et de sculpture ancienne et moderne, ses galeries d'antiquités et de curiosités, et enfin par son théâtre.

Le théâtre de l'Ermitage n'est point fameux par lui-même, mais par les souvenirs qu'il rappelle. On y arrive en traversant une galerie couverte qui lui sert en quelque sorte d'antichambre, et qui a été jetée avec har-

diesse sur le canal qui unit la Moïka à la Néva. Ce pont suspendu rappelle un peu, par son extérieur et par la façon dont il est placé, le fameux *Pont des Soupirs*, à Venise. Le théâtre est tout à fait séparé, on le voit, du corps principal du palais et forme un pavillon tout à fait particulier. La salle, petite, mais divisée et aménagée avec un goût véritable, forme un hémicycle régulier; elle n'a ni loges ni galeries; c'est un amphithéâtre à gradins garnis de velours rouge, où l'on place, dans l'espace qui sépare l'orchestre des premiers gradins, des fauteuils pour l'empereur, l'impératrice, la famille impériale et les chefs de mission du corps diplomatique. La scène est profonde sans être vaste, et ne présente aucun caractère particulier.

Jadis, le théâtre de l'Ermitage avait une importance bien plus considérable qu'aujourd'hui. On n'y donne plus maintenant que quelques rares représentations de gala, auxquelles prennent part soit les artistes de la compagnie italienne qui dessert le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, soit ceux de la troupe française du théâtre Michel. Mais, autrefois, il y avait, spécialement attaché à l'Ermitage, un personnel nombreux d'artistes étrangers, français ou italiens, et des meilleurs que l'on pût rencontrer, soit virtuoses, soit comédiens. On y joua d'abord les chefs-d'œuvre de Molière et de Regnard, interprétés par plusieurs comédiens français distingués : Aufrène et sa fille, Fastier, élève de Préville, etc. Puis l'impératrice Catherine, dont le goût était particulièrement porté du côté de la musique italienne, fit venir à son palais le compositeur Sarti, qui composa expressément pour l'Ermitage son opéra d'*Armide e Rinaldo*. C'est ce musicien qui, chargé d'écrire la musique d'un *Te Deum* en langue russe pour célébrer la prise d'Oksakow, imagina d'y employer des canons qui tiraient à certains intervalles, et donnaient à l'exécution un caractère plus grandiose et plus solennel. C'est à cette époque qu'on entendit à la cour le célèbre chanteur Marchesi et la fameuse cantatrice Todi. Lorsque Sarti eut quitté la Russie, Catherine fit venir Paisiello, l'auteur divin de l'adorable *Molinara*, qui écrivit pour son théâtre particulier, outre un certain nombre de cantates, quelques-uns de ses meilleurs opéras : la *Serva padrona*, *il Matrimonio inaspettato*, *il Barbiere di Siviglia*, que Rossini devait refaire quarante ans plus tard, *i Filosofi immaginari*, la *Finta amante*, *il Mondo della Luna*, la *Niteti*, *Lucinda ed Armidoro*, *Alcide al Bivio*, *Achille in Sciro*. Quelques-uns de ces ouvrages furent écrits pour deux chanteuses fort remarquables : la Bruni et la Pozzi. Lorsque Paisiello eut quitté la Russie, ce fut au tour de l'immortel auteur d'*il Matrimonio segreto*, l'illustre Cimarosa, de jouir des faveurs de l'impératrice Catherine et de travailler pour le théâtre de l'Ermitage. Il composa d'abord une cantate intitulée : la *Felicita inaspettata*, puis trois opéras dont voici les titres : *Cleopatra*, la *Vergine del Sole* et l'*Atene edificata;* de plus, et pendant les trois seules années qu'il passa en Russie, Cimarosa composa environ *cinq cents* morceaux de divers genres pour le service de la cour et pour les principaux personnages de la noblesse. Voilà une fécondité étonnante à coup sûr, et dont on serait tenté de douter s'il ne s'agissait d'un compositeur italien.

Mais les échos du théâtre de l'Ermitage devaient retentir aussi des accents inspirés d'un musicien français. Vers 1804, il sembla qu'une véritable épidémie d'expatriation frappait nos plus grands artistes et les engageait à aller se mettre au service du czar. Quelques chanteurs de l'Opéra-Comique, parmi lesquels Andrieux et la charmante Philis, nos premiers virtuoses, Rode le violoniste, Lamare le violoncelliste et plusieurs autres émigrèrent ainsi à la cour d'Alexandre; Boieldieu, qui avait déjà donné aux théâtres Feydeau et Favart quelques-uns de ses bons ouvrages : *Beniowski*, *Zoraïme et Zulnare*, le *Calife de Bagdad*, *Ma tante Aurore;* Boieldieu, à qui des chagrins domestiques avaient troublé le cœur et la cervelle, et qui ne demandait qu'à s'éloigner de la femme à laquelle il avait eu le malheur de donner son nom, partit à son tour pour la Russie afin d'y trouver un dérivatif à ses sombres pensées. Il fut cordialement reçu par le czar, qui le nomma aussitôt son maître de chapelle, et pour le service duquel il s'engagea, par un contrat dûment signé, à écrire chaque année trois opéras. C'est ainsi qu'il composa, pour le théâtre de l'Ermitage, les ouvrages suivants : *Rien de trop* ou les *Deux paravents* (sur un vaudeville de Joseph Pain, transformé en opéra-comique); la *Jeune femme colère* (sur une comédie d'Étienne, aussi arrangée); *Amour et mystère; Calypso* (sur le poëme que Lesueur avait mis en musique à Paris sous le titre de *Télémaque*); *Aline, reine de Golconde* (sur le livret employé déjà par Berton); les *Voitures versées* (sur un ancien vaudeville de Dupaty); *Un tour de soubrette; Abderkan*, et enfin une musique nouvelle pour les chœurs d'*Athalie*, de Racine. Plusieurs de ces ouvrages furent ensuite représentés en France, après le retour de Boieldieu; mais *Calypso* et *Aline* ne purent être utilisés par leur auteur, à cause des deux opéras écrits par Lesueur et Berton sur les mêmes sujets.

On voit qu'en somme l'histoire du théâtre de l'Ermitage ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle rappelle celle d'un certain nombre de chefs-d'œuvre de l'art musical, dus à la plume d'artistes français ou italiens.

ERMITE ou **HERMITE** s. m. (èr-mi-te — lat. *eremita*, gr. *erêmitês;* de *erêmos*, désert. D'après Curtius, le mot grec a une racine commune avec *erêma*, tranquillement; *erêmaios*, tranquille; *erêmoô*, dévaster, dans le sanscrit *ram*, se réjouir, se reposer, dont les différents composés, *aramami*, *uparamami*, *ramanas*, joignent à l'idée de la puissance, de la délectation, celle du silence et du repos. C'est également de cette racine *ram* que cet érudit dérive le gothique *rimis*, calme, tranquille, le lithuanien *ramas*, qui a le même sens, et ses dérivés). Solitaire retiré dans un lieu désert où il se livre à la prière et à la mortification : *La cabane d'un* ERMITE. ‖ Nom donné à des religieux qui vivaient en communauté, mais isolés dans des cellules : ERMITES *de Saint-Augustin. Ermites de Saint-Jérôme.* ERMITES *de Saint-Antoine.*

— Par ext. Personne qui vit habituellement seule, qui fréquente peu ou point de monde : *Londres n'est qu'une nombreuse collection d'*ERMITES; *ce n'est pas une capitale.* (H. Beyle.)

— Fam. *Vivre en ermite*, Vivre seul, ne fréquenter personne : *Je ne suis pas fait pour* VIVRE EN ERMITE. *Il faut* VIVRE EN ERMITE *pour se conserver libre.* (Rigault.) ‖ *Se faire ermite*, Se retirer loin du bruit du monde, vivre dans une sorte de solitude. ‖ Revenir de ses égarements, se convertir : *Je ne me sens pas d'âge à* ME FAIRE ERMITE.

— Prov. *Quand le diable est vieux, il se fait ermite*, L'âge fait rentrer en elles-mêmes les personnes dont la jeunesse a été la plus folle. On a fait à ce proverbe de nombreuses allusions : *Il me paraît que le* DIABLE *n'est pas encore assez* VIEUX *pour* SE FAIRE ERMITE. (Volt.)

Le *diable* eut tort quand il *se fit ermite.*
Mme DESHOULIÈRES.

Le *diable était* bien *vieux* lorsqu'il *se fit ermite;*
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.
A. DE MUSSET.

— Entom. Genre d'insectes lépidoptères. ‖ Genre d'insectes coléoptères.

— Crust. Espèce de pagure que l'on appelle aussi BERNARD L'ERMITE.

— **Antonyme.** Cénobite.

— **Encycl.** Le nom d'*ermites* fut donné à des religieux qui, à l'origine de leur institution, vivaient dans des cellules isolées et menaient la vie érémitique; ce nom resta à leur institut, même après qu'ils se furent réunis dans des monastères.

Nous nous bornerons à donner ici de brèves indications sur quelques-unes des congrégations dont les membres ont porté le nom d'*ermites*.

— *Ermites de Saint-Augustin.* Avant le XIIIe siècle, il existait un grand nombre de congrégations d'*ermites* vivant sous différentes règles et sous diverses observances, bien que prétendant toutes descendre directement de saint Augustin, et agitant souvent l'Eglise par leurs prétentions et leurs querelles. On distinguait parmi ces congrégations les jean-bonites, les brittiniens, les sachets et d'autres communautés moins importantes. En 1256, le pape Alexandre IV unit ces congrégations et en fit un seul ordre, sous le nom d'*ermites* de Saint-Augustin. Cet ordre s'étendit tellement que plusieurs auteurs assurent qu'il compta jusqu'à deux mille monastères où vivaient plus de trente mille religieux. Ses constitutions furent renouvelées en 1580. L'usage du linge était interdit aux *ermites* de Saint-Augustin; ils ne pouvaient porter que des chemises de laine; leurs jeûnes étaient sévères (v. AUGUSTINS).

— *Ermites de l'ordre de Saint-Paul.* Trois congrégations d'*ermites* de Saint-Paul furent instituées : la première en Hongrie, la seconde en Portugal, la troisième en France.

L'ordre des *ermites* de Saint-Paul, en Hongrie, fut fondé en 1250 par un *ermite* nommé Eusèbe; cet ordre fut très-puissant en Hongrie; il s'étendit aussi en Pologne, en Autriche et en Croatie. La congrégation des *ermites* de Saint-Paul, en Portugal, fut instituée dans le courant du XVe siècle, par un gentilhomme nommé Mendo Gomez de Simbra. Après s'être distingué dans la profession des armes, ce personnage se retira dans une solitude située près de Sétuval et y vécut plusieurs années dans l'exercice de la prière et de la pénitence; plusieurs ermitages s'élevèrent auprès de sa retraite, et la congrégation naissante prit le nom de Saint-Paul, premier *ermite;* elle fut confirmée en 1578, par le pape Grégoire XIII.

On ne connaît pas exactement la date de la fondation de cette congrégation en France; on sait seulement qu'en 1620 elle ne comptait encore que peu d'années d'existence, et qu'à cette époque le père Guillaume Callier, supérieur général de cette congrégation, lui donna des constitutions. Les religieux de cet institut étaient vulgairement appelés *frères de la mort*, parce qu'ils portaient sur leur scapulaire noir une tête de mort et deux os en sautoir. Après deux ans de profession, il leur était permis d'aller passer quelques années dans des ermitages dépendant de quelques-uns de leurs couvents et situés au milieu des bois. Ceux de ces religieux qui résidaient dans les villes visitaient les malades et les prisonniers, ensevelissaient les morts et accompagnaient les criminels au supplice. Ils devaient tous se donner la discipline trois fois par semaine. D'après leurs constitutions, la pensée de la mort devait toujours être présente à leur esprit; quand deux religieux se rencontraient, ils se saluaient par ces mots : « Pensez à la mort, mon très-cher frère. » Il leur était recommandé de dire aux personnes qui leur demandaient l'aumône de songer qu'il fallait mourir. Avant les repas, ils baisaient tour à tour une tête de mort; plusieurs en avaient devant eux en mangeant; ils étaient tenus d'en avoir une dans leur chambre. La cérémonie de la profession était lugubre; quand un religieux venait de prononcer les vœux, on le mettait dans un cercueil couvert du drap mortuaire, et toute la communauté venait lui jeter de l'eau bénite en chantant le *De Profundis*. Le sceau de l'ordre avait pour empreinte une tête de mort, avec deux os en sautoir et cette devise : *Memento mori.*

— *Ermites de Saint-Jérôme.* Ces religieux se proposaient d'imiter la vie solitaire que saint Jérôme avait menée dans les déserts de la Palestine. On distinguait quatre congrégations de ce nom : 1° les *ermites* de Saint-Jérôme, en Espagne, institués en 1370 par Thomas de Sienne, du tiers-ordre de Saint-François; ils possédaient les célèbres couvents de l'Escurial, de Notre-Dame de Guadalupe et de Saint-Just, où se retira l'empereur Charles-Quint; ils s'étendirent en Portugal, où ils possédèrent le couvent de Bélem, sépulture de la famille royale. 2° Les *ermites* de Saint-Jérôme de l'Observance, fondé en 1424 par Loup d'Olmedo; l'usage de la viande et du linge était interdit aux religieux de cet institut. 3° Les *ermites* de Saint-Jérôme, fondés en 1380, dans l'Ombrie, par Pierre de Pise, dit Gambacurta; les religieux de cet institut, bien que vivant avec une austérité extrême, ne commencèrent à faire des vœux qu'en 1569. 4° Les *ermites* de Saint-Jérôme de la congrégation de Fiesole, institués par Charles de Montegraneli (v. HIÉRONYMITES).

— *Pauvres ermites Célestins.* En 1294, quelques religieux de l'ordre des Frères mineurs obtinrent du pape Célestin V la permission de vivre dans la solitude, et d'y pratiquer dans toute son austérité primitive la règle de Saint-François. Le pape leur ordonna de quitter le nom de frères mineurs et de prendre celui de pauvres *ermites* célestins. Quand Boniface VIII eut remplacé Célestin V, ces religieux furent poursuivis avec animosité par leurs anciens supérieurs. L'Inquisition les attaqua comme hérétiques et schismatiques, et, bien que leur innocence fût manifeste, plusieurs d'entre eux périrent dans les cachots et dans les tortures.

— *Ermites camaldules.* V. CAMALDULES.

Nous citerons encore, parmi les congrégations d'*ermites*, les *ermites* de Notre-Dame de Gonzague; les *ermites* de Saint-Jean-Baptiste de la Pénitence; les *ermites* de la congrégation de Saint-Jean-Baptiste, en France; les *ermites* de la Porte-Angélique, à Rome, et les *ermites* de Monte-Luco.

Ermite de la Chaussée-d'Antin (L'), revue de mœurs publiée par de Jouy, à partir de 1812. C'est un recueil analogue au *Spectateur anglais*. Les lecteurs d'aujourd'hui peuvent se former une idée assez nette de ce genre d'ouvrage périodique en se figurant une collection ou série de ces articles appelés *Chroniques*, *Causeries*, *Courriers*, etc., par les journalistes de notre temps. De Jouy peint, dans ces essais, les mœurs, les ridicules et les travers de la société sous le gouvernement impérial; il ne fait, dans le principe, que des tableaux de Paris; il raconte à la capitale ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. Il passe ensuite à la province, et, sous la forme de l'itinéraire, il esquisse les opinions, les goûts et les habitudes des départements. Cette partie est moins estimée que la première. L'auteur a travaillé sur des documents étrangers, qu'il a employés sans prendre la peine de les contrôler et même de les refondre; il commet les erreurs les plus grossières en histoire et en géographie. Au tort grave de se répéter, il joint le défaut de déclamer à chaque page. Pour être juste envers de Jouy, il faut s'en tenir à ses mœurs parisiennes, à l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin;* c'est là que l'on trouve les aïeux de ces portraits, croquis, scènes, fantaisies, articles de genre, ainsi appelés sans doute parce qu'ils ne rentrent dans aucun genre déterminé, articles éphémères qui ont envahi de nos jours les colonnes de la petite et de la grande presse. De Jouy s'est étudié à rendre les siens attachants par la variété des formes dramatiques; il a mis en quelque sorte la chronique en action.

Cette chronique a eu la destinée de tous les écrits littéraires improvisés au jour le jour pour flatter les goûts du moment. Accueillie par une vogue européenne et traduite à l'étranger, elle a connu les faveurs de la gloire et éprouvé les caprices de la fortune inconstante. Aux éloges ont succédé les censures. En 1817, la *Biographie des hommes vivants* s'exprimait en ces termes trop laudatifs : « La manière de l'*Ermite* se fait remarquer en général par l'élégance du style, la finesse des observations, et quelquefois aussi par cette sorte d'atticisme d'expression et de pensée qu'un esprit délicat puise dans la connaissance du monde. Cette galerie mouvante de portraits donnerait une idée plus exacte de la physionomie de l'époque à laquelle ils se rattachent, si l'auteur s'était défié davantage de son goût pour les caricatures, ou du moins s'il en eût fait usage avec plus d'impartialité. Il est trop aisé de voir qu'en conservant les traits il fait souvent grimacer les figures, pour le seul plaisir d'amuser aux dépens des gens qu'il n'aime pas; et dans cette catégorie il faut ranger presque toujours ceux qui ne partagent pas ses opinions politiques, disposition peu favorable à l'impartialité. » M. de Féletz a jugé très-sévèrement les esquisses morales de Jouy; mais d'autres écrivains ne sont pas de son avis.

« Si, dit M. Ernest Legouvé, on peut justement regretter, dans la *Vestale* et dans les tragédies de l'auteur, je ne sais quel rapport avec le ton un peu sentencieux du théâtre de Voltaire, on retrouve dans l'*Ermite* ce charme de naturel et d'abandon qui fait lire et relire sans cesse les lettres, les romans et aussi les poésies légères de l'auteur du *Mondain*. C'est la même manière de voir et de peindre la société parisienne, la même ironie mêlée de grâce, la même légèreté de plume, la même gaieté d'esprit. Les ridicules du moment s'y décalquent tour à tour en portraits, en tableaux ou en scènes avec la plus agréable variété; je dis en scènes, car on sent à tout instant l'auteur dramatique dans le moraliste, et il est plus d'un chapitre de l'*Ermite*, comme le *Parrain*, par exemple, qui est devenu le point de départ d'une charmante comédie. Ne demandez pas cependant à l'auteur la profondeur d'observation des grands poëtes comiques, qui représentent à la fois ce qu'il y a d'immuable et ce qu'il y a de changeant dans le cœur humain, c'est-à-dire qui laissent apparaître, sous le masque léger et mobile de la physionomie de leur temps, les traits constitutifs et toujours les mêmes de la nature humaine, et font ainsi de la peinture d'une seule époque un tableau qui reste éternellement vrai. L'*Ermite* ne s'attache guère qu'au côté fugitif, aux mœurs; il ne peint, si j'ose parler ainsi, que le cœur humain de l'Empire; mais là se trouve un des charmes de ce tableau; il amusait naguère parce qu'il ressemblait; il amuse aujourd'hui parce qu'il ne ressemble plus. Les hommes ont autant de surprise et de plaisir à voir qu'ils sont toujours différents, qu'à reconnaître qu'ils sont toujours les mêmes. »

Citons une dernière appréciation, pour bien renseigner le lecteur sur la question controversée du mérite littéraire de Jouy prosateur : « Jouy avait un certain talent de style, dit M. Ch. Nisard, joint à une qualité d'observateur qui donne une idée assez avantageuse de la sagacité de son esprit et de la justesse de son coup d'œil. On l'a comparé, dans quelques-uns des portraits qu'il a tracés, à Addison et à Steele; c'est un peu le surfaire, mais, entre eux, il y a cependant des analogies; il a de la finesse, mais sans profondeur. » Telle est notre conclusion.

Ermite en prière (UN), chef-d'œuvre de Gérard Dov; collection Baring, à Londres. Un vieil ermite est agenouillé devant un crucifix et une bible ouverte, sous une voûte en ruine qui laisse filtrer un rayon de lumière. De nombreux accessoires, tels que lanterne, baril, écuelle, remplissent cette cellule, qu'éclaire la lueur vacillante d'une chandelle. Ce tableau, exécuté avec une finesse merveilleuse, a été payé 5,000 florins à la vente de Mme Backer, à Leyde, en 1766; 42,000 fr. à la vente Van Leyden, en 1804; 15,000 fr. à la vente Paillet, en 1814. Il est peint sur un panneau cintré, de 26 pouces environ sur 19.

Gérard Dov a peint souvent des *Ermites*. Le musée de Munich n'a pas moins de trois tableaux de lui en ce genre. Le musée d'Amsterdam en a un. Au musée de Dresde est une bonne peinture de F. Bol, dans la manière de Rembrandt, représentant un *Ermite lisant*. La même galerie a des *Ermites* peints par K. van Moor, Van der Werff, P. Leermans, A. van Boonen, qui ont plus ou moins imité G. Dov. Nous citerons encore le *Dévot ermite*, gravé par Chedel, d'après Boucher; un *Ermite en méditation*, tableau de Brenet, exposé au Salon de 1769 et dont Diderot a fait l'éloge; l'*Ermite endormi*, tableau de Vien (1750), qui est au musée du Louvre; des *Ermites cultivant une campagne déserte*, gravure de C.-F. Lessing (1839); l'*Ermite du mont Cassin* et l'*Ermite de la Cava*, tableaux de Duval Le Camus père, exposés au Salon de 1846, etc. Le Louvre possède une charmante traduction, par Subleyras, du conte de La Fontaine intitulé l'*Ermite*.

ERMITE (Daniel L'), littérateur flamand. V. L'HERMITE.

ERMO (saint), évêque de Formies. V. ERASME.

ERMOLDUS NIGELLUS, poëte et historien latin. V. ERMENALD.

ERMONTH ou **ERMENT**, village de la haute Egypte, à 15 kilom. S. des ruines de Thèbes, près de la rive occidentale du Nil. Cette bourgade, insignifiante par elle-même, tire son importance de l'emplacement qu'elle occupe; elle s'élève, en effet, sur les ruines de l'ancienne Hermonthis, ville autrefois assez importante, chef-lieu d'un nome sous les Ptolémées et les Romains, siége d'une légion au

temps de César, et ayant une monnaie à son type.

« Entre le Nil et le village, dit M. Joanne (*Guide en Orient*), le sol est jonché de débris de colonnes et de blocs de pierre, dont beaucoup gardent des fragments d'inscriptions où l'on a lu les noms de Touthmès III, le grand conquérant, et de son successeur Amenhotep II, de la 23e dynastie. L'ancien temple datait sûrement de leur époque; mais un second temple fut bâti plus tard, environ cent ans avant l'ère chrétienne, par Ptolémée Alexandre et sa mère Cléopâtre. Celui-ci est à gauche des ruines; quelques parties se sont assez bien conservées. On y trouve aussi les cartouches de Césarion, fils de César et de Cléopâtre, qui occupa le trône d'Egypte conjointement avec sa mère, depuis l'an 42 jusqu'à l'an 32 avant le commencement de notre ère. Le temple était dédié à Harpékhrot, Horus enfant, le symbole du soleil à son lever, ce qui explique les emblèmes astronomiques que l'on voit partout mêlés aux ornements. Non loin de là sont les restes d'une église chrétienne du Bas-Empire. »

ERMSLEBEN, ville de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 65 kilom. N.-O. de Mersebourg sur la rive droite de la Selke; 2,500 hab. Fabrication de flanelles; tanneries, toiles imprimées, teintureries; grande culture de chanvre, commerce de bétail. Patrie du poëte Gleim.

ERNAULT DES BRULYS (Nicolas), général français, né à Brives, dans la Corrèze, en 1737, mort à l'île Bourbon en 1809. Il fut admis en 1757 à l'école militaire de Verdun, entra dans les gardes du corps l'année suivante, et fut fait lieutenant d'artillerie en 1780. Après avoir passé par divers grades et avoir accompli des missions dans l'Inde, en Perse, en Turquie, il revint en France, et se distingua à l'attaque de la Croix-aux-Bois (1791), à Mont-Théatin, au siége de Namur, puis à Maëstricht, où il fut nommé général de brigade (1794). En 1795, il passa à l'armée du Nord, fut chargé de commander les côtes de Hollande, se distingua ensuite à l'armée du Rhin (1800) et fit le blocus d'Ingolstadt. Enfin, en 1802, il s'embarqua pour les îles Mascareignes, dont il avait été nommé gouverneur, et y mourut sept ans après.

ERNDTEL ou **ERDNL** (Chrétien-Henri), médecin et naturaliste hollandais, né à Dresde, mort dans la même ville en 1734. Il devint premier médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne. Il a écrit des ouvrages d'histoire naturelle : *De usu historiæ naturalis* (Leipzig, 1700); *De flore japonico* (Dresde, 1716, in-4°); *Plantarum circa sedlicenses thermas Elenchus* (Nuremberg, 1725, in-4°); *Warsovia physica illustrata* (Dresde, 1730, in-4°).

ERNE ou **EARNE**, nom d'un lac et d'une rivière d'Irlande dans l'ancienne province d'Ulster, comté de Fermanagh. Le lac s'étend du S.-E. au N.-O., sur toute l'étendue du comté de Fermanagh, qu'il divise en deux parties à peu près égales; il est formé de deux sinus communiquant entre eux, sur une distance de 15 kilom., par la rivière Erne. Le sinus ou lac supérieur s'étend de Belturbet à Belleisle, sur une longueur d'environ 15 kilom.; sa largeur est extrêmement variable, et sa superficie a été évaluée à 3,711 hectares. Ses bords sont remarquablement dentelés; trente îles au moins, parmi lesquelles plusieurs très-petites, s'élèvent à sa surface; une de ces îles, nommée Inishmore, mesure 1,015 hectares. Le lac inférieur ou bas Erne, beaucoup plus vaste et beaucoup plus intéressant que le lac supérieur, commence à Enniskillen et s'étend jusqu'à Rosscor-House, sur une distance de 28 kilom.; sa plus grande largeur est de 8 kilom. et sa plus petite de 5. Son étendue est d'environ 11,200 hectares. La rive septentrionale est généralement basse et marécageuse; mais la rive méridionale, plus élevée, offre des paysages plus pittoresques; au-dessous de Churchill, l'eau vient battre le pied de rochers qui atteignent, en certains endroits, 375 mètres au-dessus du niveau de la mer. La plus remarquable des îles qui émaillent la surface de ces deux lacs est Devenish-Island, qui embrasse, dans le lac inférieur, une étendue de près de 80 acres, recouverts de riches pâturages. On y voit les ruines d'une abbaye, dominées par une tour ronde.

La rivière Erne prend sa source dans le lac Ganny, entre les comtés de Longford et de Cavan, traverse ce dernier, entre dans le comté de Fermanagh, où elle traverse le lac de son nom, par Enniskillen et Ballyshannon, entre dans le comté de Donegal et se jette dans l'Atlantique, après un cours de 100 kilom.

ERNECOURT (Alberte-Barbe D'), dame de SAINT-BALMON, femme auteur française, née au château de Neuville, près de Verdun, en 1608, morte à Bar-le-Duc en 1660. Toute jeune, elle épousa M. de Saint-Balmon, qui, charmé de lui voir le goût des exercices du corps, l'emmena avec lui dans toutes ses chasses et lui apprit le maniement des armes. On était alors en pleine guerre de Trente ans, et les armées française et allemande dévastaient à qui mieux mieux la Lorraine. De Saint-Balmon ayant pris du service dans l'armée impériale, sa femme resta au château de Neuville, qui ne fut jamais si bien gardé. A la tête de ses vassaux, non-seulement elle défendit sa demeure contre toute attaque, mais encore elle escorta des convois, poursuivit les maraudeurs et les pillards, et sut se rendre redoutable à l'ennemi. La paix de Westphalie ayant été conclue, elle tourna son activité du côté des lettres, et, après la mort de son mari, elle se retira à Bar-le-Duc, chez les religieuses de Sainte-Claire. C'est là qu'elle termina sa vie. On a d'elle : les *Jumeaux martyrs*, tragédie (1650, in-4°), et la *Fille généreuse*, tragi-comédie en 5 actes, qui n'a pas été publiée.

ERNÉE, ville de France (Mayenne), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. O. de Mayenne, sur la rivière de son nom, petit affluent de la Mayenne, à 7 kilom. au-dessus de Laval; pop. aggl. 3,853 hab. — pop. tot. 5,476 hab. Collége communal. Nombreux moulins à huile, à blé et à tan. Fabriques de toiles et de fil écru. Commerce de vins et eaux-de-vie. Ernée est le centre de la production du lin dans le département de la Mayenne. Il s'en exporte d'importantes quantités jusque dans les départements du Nord. Ernée doit son origine à un château fondé au moyen âge par les seigneurs de Mayenne, et dont l'emplacement est occupé par l'église actuelle, qui date de 1697. Sur le coteau qui domine Ernée s'élève le beau château de Panard, élégante construction du XVIe siècle.

ERNÉE (L'), rivière de France, naît dans le département de la Mayenne, près de Lévaré, canton de Gorron-sur-Colmont, arrose Ernée, Chailland, et se jette dans la Mayenne à Saint-Jean, à 7 kilom. au-dessus de Laval, après un cours de 50 kilom.

Ernelinde, tragédie lyrique en cinq actes et en vers, paroles de Poinsinet jeune, musique de Philidor, représentée sur le théâtre de l'Académie royale de musique, le 24 novembre 1767. Si l'on en croit un avant-propos de l'auteur, le sujet traité par Poinsinet dans *Ernelinde* avait déjà tenté Métastase. Nous aimons à croire, pour la gloire du célèbre tragique italien, que son œuvre eût été moins grotesque que celle que nous allons analyser. *Ernelinde*, en effet, bien qu'appartenant au genre sérieux par excellence, laisse, sans le vouloir, bien loin derrière elle nos libretti d'opéras-bouffes. Voici l'œuvre analysée dans toute sa simplicité : *Ernelinde* compte trois actes, quatre tableaux et de nombreux ballets et divertissements. La scène se passe en Norvége. Le premier acte représente une partie de la citadelle de Nidrosie : « On voit d'un côté, dit le poëme, sur le devant, un autel consacré au dieu Oden ou Mars, et de l'autre, vers le fond, différents ouvrages de fortification. » Dès le lever du rideau, nous assistons à un duo animé entre Rodoald, roi de Norvége, et Ernelinde, sa fille. La Norvége est menacée par les armées combinées de Ricimer, roi de Gothie, et du jeune Sandomir, prince de Danemark. Rodoald, armé de pied en cap, annonce à Ernelinde en larmes qu'il va marcher contre les agresseurs. En vain Ernelinde, qui aime Sandomir, son fiancé, essaye de retenir son père. Rodoald répond, avec raison, que la conduite de Sandomir n'en est que plus coupable s'il foule au pied ce nœud sacré :

Pourquoi de Ricimer épouse-t-il la haine?
Vient-il venger son frère immolé par mon bras?
Te croit-il mériter en brûlant mes Etats?
Non! plus d'espoir de paix! Ou leur mort, ou la [mienne.
Marchons!

Il sort violemment. A peine Ernelinde, demeurée seule, a-t-elle eu le temps de chanter une ariette, qu'un grand tumulte éclate au dehors : c'est l'ennemi, l'ennemi vainqueur qui s'avance. Rodoald a été vaincu. Ernelinde pousse un cri et s'évanouit. Au même instant, entre Sandomir, qui demeure stupéfait à la vue de son amante. Celle-ci revient à elle et un duo s'engage, dans lequel Ernelinde reproche à Sandomir sa conduite, assurément aussi inexplicable qu'inexpliquée par le poëte, et l'exhorte finalement à retourner ses armes victorieuses contre le farouche Ricimer, jusque-là son allié. Sandomir, pressé par Ernelinde, ne dit pas non. Au même instant paraît Ricimer triomphant : la Norvége est soumise; la clémence convient au vainqueur; que la fête commence! Un brillant ballet interrompt la marche du drame; il est composé, comme les suivants, de matelots norvégiens et Danois, de soldats et de paysannes. Le ballet fini, Ricimer, demeuré seul avec Sandomir, lui apprend à brûle-pourpoint qu'il aime Ernelinde et qu'il compte en faire sa femme. « Ignores-tu que je l'aimais avant toi et qu'elle m'est promise? s'écrie Sandomir avec colère. — Nullement, répond Ricimer. » On juge de la fureur de Sandomir. Ricimer sort sans s'en inquiéter. Le prince danois annonce alors qu'il va réunir ses troupes à celles de Rodoald et châtier comme il faut son perfide allié. Fin du premier acte.

Le second acte nous montre le port de Nidrosie sur la mer Baltique; on voit, dit l'auteur, « sur le devant des chaloupes que l'on charge, des ballots qu'elles doivent transporter aux vaisseaux que l'on aperçoit dans le lointain et qui sont appareillés pour le départ. » Ricimer nous apprend, dans un monologue, qu'il va faire embarquer de force Sandomir, afin de pouvoir enfin contracter les plus doux liens avec Ernelinde. Précisément la voici. Elle s'efforce en vain d'obtenir la grâce de son amant, dans un style où elle ménage avec art l'amour et la vanité de Ricimer : Ricimer est inflexible; Sandomir l'a menacé; il retournera en Danemark. Un ballet suit cette scène et est suivi lui-même d'un duo entre Ricimer et Sandomir, dans lequel le prince danois défie une dernière fois son rival :

Frémis, tyran, de me revoir encor!

Il est à peine sorti que Rodoald, le roi de Norvége vaincu, le père d'Ermelinde, entre à son tour, et apprend seulement alors, de la bouche même de Ricimer, le projet d'union de ce dernier avec la jeune fille. A cette nouvelle, la colère de Rodoald ne connaît plus de bornes : il insulte si fort Ricimer que celui-ci se voit forcé de le faire enchaîner. « A moi, soldats! » s'écrie le roi de Gothie. Mais, au même instant, un autre cri se fait entendre : « Arrête! » C'est Sandomir, à la tête des troupes qu'il a rassemblées. Une lutte s'engage : malgré des prodiges de valeur, Sandomir est vaincu, et conduit en prison avec Rodoald. Ricimer reste seul avec Ernelinde, qui a pu assister paisiblement à la bataille, et qui recommence la scène antérieure en implorant la clémence du vainqueur. Ricimer résiste longtemps; enfin il trouve un expédient pour concilier tout :

. . . . Eh bien, je pardonne à l'un d'eux :
Lequel veux-tu sauver? Prononce :
— Justes dieux!

s'écrie Ernelinde, bouleversée :

Quoi?... Tu veux... moi... nommer... Ah! quel arrêt [terrible;
Mon père... mon époux... O mortels si chéris!...
— Choisis!

répond Ricimer, qui, sur ce mot à effet, se hâte de battre en retraite. Et l'acte finit sur les hésitations déchirantes d'Ernelinde, qui se décide enfin en faveur de son père.

Mais Ernelinde a pris en même temps une grande résolution : c'est de mourir avec son amant, puisqu'elle n'a pu le sauver. A l'acte suivant, nous la voyons se rendre dans la prison de Sandomir et lui faire part de sa résolution. La scène change : voici le temple « magnifique, » dit le livret, qui doit voir le triomphe de Ricimer, la mort de Sandomir et le mariage de la désolée Ernelinde. Rien de tout cela ne s'accomplira. Rodoald paraît à la tête de troupes norvégiennes qu'il s'est hâté de rassembler dès qu'il a été libre. Le combat s'engage, et Ricimer, vaincu cette fois, non-seulement renonce à Ernelinde, mais déclare à Sandomir qu'à partir de ce jour il est son héritier. Rodoald abdique en faveur du même prince, et la pièce finit sur ce dénoûment.

Telle est *Ernelinde*, tragédie lyrique de Poinsinet, qui n'échappa point aux quolibets de nos pères.

Cet ouvrage n'en obtint pas moins un succès complet. Le poëme tranchait, en effet, d'une manière heureuse avec les sujets exploités jusque-là par Quinault, ce qui n'empêcha pas un des critiques malins de l'époque de s'écrier : « La musique ressemble à tout, les paroles ne ressemblent à rien. » Mais la critique ne s'en tint pas là : une parodie fut jouée sur le théâtre de la foire Saint-Laurent, et l'esprit français dauba sur le pauvre Poinsinet, affublé d'un nom si drôle. Un âne s'avançait sur la scène; quelqu'un vantait la gentillesse et surtout l'extrême propreté du baudet : Gras, poli, s'écriait-il en le montrant; mais Arlequin n'était pas du tout de cet avis, et, passant la main sur la croupe de l'animal, disait avec son air malin : « Point si net, point si net. » Poinsinet se montra fort sensible à ce trait. A tout prendre, on trouve dans la partition d'*Ernelinde* de la vigueur dramatique et musicale, une allure franche, enfin un tour de mélodie, une facture, des effets d'orchestre qui, certes, n'appartenaient pas à la musique française de cette époque. Cela valait cent fois mieux que toutes les fadaises offertes chaque jour aux habitués de l'Opéra. Le duo d'introduction : *Quoi! vous m'abandonnez, mon père!* est plein de chaleur; le chœur : *Jurons sur ces glaives sanglants!* est d'un très-bel effet; *Né dans un camp* est bien dessiné; c'est un air complet dont les formes ont vieilli, il est vrai, mais enfin c'est un morceau dans lequel la voix et l'orchestre ne marchent point au hasard, où l'on découvre une mélodie bien conduite, un plan arrêté.

Le 24 janvier 1769, on reprit cette tragédie, sous le titre de *Sandomir*. Enfin, le 11 décembre 1773, elle reparut sous le nom d'*Ernelinde*, retouchée et augmentée par Sedaine. Le marquis de Senecterre, aveugle, était au foyer de la Comédie-Italienne, où l'on parlait beaucoup de cet opéra. Il dit à son guide : « Quand l'auteur paraîtra, fais-le venir à moi. » Poinsinet se présente, le serviteur l'arrête, le mène à M. de Senecterre, qui l'embrasse tendrement et s'écrie : « Mon cher maître, recevez mes remercîments du plaisir que vous m'avez fait; votre opéra fourmille de beautés, la musique en est ravissante. Quel dommage que vous ayez travaillé sur des paroles aussi stupides! » L'aveugle croyait s'adresser à Philidor. Cet opéra fut parodié deux fois : la première, à la Comédie-Italienne, le 12 octobre 1777, sous le titre de : *Sans dormir*, par Pierre Rousseau, de Toulouse; et la seconde fois, sous celui de : *Berlingue*.

ERNEMONT-BOUTAVENT, village et commune de France (Oise), cant. de Songeons, arrond. et à 31 kilom. de Beauvais; 415 hab. L'église, dont quelques parties datent du XIe et d'autres du XIIe siècle, offre des voûtes remarquables et de beaux vitraux.

ERNEMONT-LA-VILLETTE, village et commune de France (Seine-Inférieure), cant. de Gournay, arrond. et à 47 kilom. S.-E. de Neufchâtel, sur la Béthune; 285 hab. Le château renferme des toiles de Girodet, de Téniers, de Poussin, de Guérin, de Van Ostade, etc., de curieux émaux, des armes ciselées de la Renaissance, une bibliothèque de 3,000 volumes, dont quelques-uns ont été édités en 1493, et un beau manuscrit du XVIIe siècle.

ERNES, village et comm. de France (Calvados), cant. de Coulibœuf, arrond. et à 15 kilom. de Falaise; 533 h. L'église offre à l'extérieur un mélange des styles roman et ogival. L'ancien château a été converti en ferme. L'étang de la Noire-Mare, qui fournit de l'eau à presque toute la commune, offre cette particularité, qu'il est tantôt plein d'eau et tantôt à sec, à des époques tout à fait irrégulières.

ERNEST, nom commun à un grand nombre de princes allemands; nous allons donner la biographie des principaux, en les rangeant par ordre alphabétique d'Etats.

ERNEST Ier, duc d'Alsace et de Souabe, mort en 1015. Il succéda à Herman III, dont il avait épousé la sœur Gisèle, et fut tué à la chasse, après un règne de quelques mois à peine.

ERNEST II, duc d'Alsace et de Souabe, fils du précédent, mort en 1030. Il succéda à son père en 1015, gouverna sous la tutelle de sa mère Gisele jusqu'en 1024 et prit alors en main les rênes du gouvernement. Ayant envahi les Etats de l'empereur Conrad, qui lui avait pardonné une première révolte, il fut de nouveau épargné, sur les instances de Gisèle, et, après une courte détention, il recouvra la liberté et ses Etats (1030); mais il oublia aussitôt les promesses qu'il avait faites, se révolta une troisième fois, fut mis au ban de l'empire par la diète d'Ingelheim et périt bientôt après dans un combat singulier. Il ne laissa pas d'enfant mâle de son mariage avec la comtesse de Habsbourg, sœur du pape Léon IX.

ERNEST, prince d'Anhalt-Zerbst-Dessau, mort en 1516. Ce fut lui qui commença la famille des princes d'Anhalt-Dessau. Bien qu'il fût entré, en 1496, dans la confrérie de Saint-Antoine, il embrassa plus tard la religion réformée et fonda la première église luthérienne de Dessau. Son règne ne présente aucun événement remarquable.

ERNEST, prince d'Anhalt, né à Amber en 1608, mort en 1632. Sa courte carrière fut celle d'un héros. Dès l'âge de quatorze ans, il fit ses premières armes au siége de Berg-op-Zoom (1622), fut plus tard envoyé en ambassade auprès de différents princes de l'Allemagne, notamment, en 1627, auprès de l'empereur Ferdinand II, et, peu de temps après, commanda, sous les ordres de Wallenstein, un régiment de cavalerie au siége de Stralsund et pendant la campagne contre le duc de Mantoue. Mais lorsqu'il vit la guerre sur le point d'éclater entre l'empereur et les protestants, il passa dans les rangs de ces derniers et servit d'abord sous l'électeur de Saxe, puis sous Gustave-Adolphe (1632), avec lequel il fit les campagnes de Saxe jusqu'à la bataille de Lutzen, où il reçut une blessure mortelle.

ERNEST LE VAILLANT, margrave d'Autriche, mort en 1075. Il se distingua dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Hongrois et y mérita le surnom qui lui est resté. Malgré la reconnaissance qu'il devait à l'empereur Henri IV, il se joignit aux Saxons révoltés contre lui, et il fut tué à Unstrut, dans une grande bataille où les Saxons furent défaits.

ERNEST, dit **de fer**, duc d'Autriche et de Carinthie, né en 1378, mort à Graetz en 1424. Il succéda à son père, tué à Sempach (1386), et gouverna conjointement avec ses frères Guillaume, Léopold VI et Frédéric IV. Guillaume et Léopold étant morts, l'assemblée des seigneurs déféra, en 1411, le titre de duc à Albert V, leur neveu, et déposséda Ernest et Frédéric. Ernest gouverna alors la Carinthie, la Styrie et la Carniole. Il mourut jeune, fort regretté de ses sujets, qu'il avait gouvernés avec autant de justice que de douceur.

ERNEST, archiduc d'Autriche et gouverneur des Pays-Bas, né à Vienne en 1553, mort à Bruxelles en 1595. Il était fils de l'empereur Maximilien II et frère de l'empereur Rodolphe, qui le nomma gouverneur d'Autriche. De son côté, Philippe II, roi d'Espagne, après avoir proposé inutilement Ernest aux ligueurs de France pour en faire leur roi, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, où il fut installé en 1594. La même année, il prit La Fère sur les Français. Bientôt la dissolution de ses mœurs, la faiblesse de son gouvernement lui attirèrent la haine du parti espagnol et le mépris de tous. La révolte éclata de tous côtés; la guerre étrangère s'y joignit, et l'archiduc mit le comble à ce désordre par l'arbitraire de son gouvernement et